

Grihl, *Écriture et action, XVII^e-XIX^e siècle, une enquête collective*. Paris, Éditions de l'EHESS, 2016. Un vol. de 290 p.

Les auteurs des différents chapitres sont : « Introduction » : Alain Cantillon, Laurence Giavarini, Dinah Ribard et Nicolas Schapira ; « Enfermement » : Mathilde Bombard, Guy Catusse, Jean-Pierre Cavaillé, Sophie Houdard et Dinah Ribard ; « Dans l'événement » : Marion Brétéché, Filippo De Vivo, Héloïse Hermant, Christian Jouhaud et Éléonore Serdeczny ; « Retz » : Christophe Blanquie, Jean-Pierre Cavaillé, Laurence Giavarini, Dinah Ribard, Nicolas Schapira et Myriam Tsimbidy ; « Scène(s) » : Alain Brunn, Julien Gœury, Sylvaine Guyot, Cinthia Melli et Alain Viala ; « Au XIX^e siècle, l'engagement ? » : Alain Cantillon, Stéphanie Loncle, Judith Lyon-Caen et Dinah Ribard ; « Écrits de Versailles » : Cinthia Meli, Oded Rabinovitch, Dinah Ribard, Marine Roussillon, Nicolas Schapira et Alain Viala ; « Obéissances » : Alain Cantillon, Anna Keszeg, Yasushi Noro, Bérengère Parmentier, Nicolas Schapira et Xenia Von Tippelskirch ; « Pour finir » : Christian Jouhaud.

Les nouveaux paradigmes de recherche proposés dans un ouvrage sont assez rares, surtout quand ils sont dépouillés des clairs du manifeste auto-publicitaire. Les ouvrages véritablement collectifs, au point de donner comme nom d'auteur un acronyme de groupe, le sont encore plus. Ce livre, en alliant ces deux caractéristiques, s'affirme donc comme exceptionnel. Mais cette exception propose des règles.

Il faut d'abord décrire le caractère original des présentations. Le livre, sous-titré « enquête collective », mobilise des chercheurs qui focalisent leur attention sur des « actions d'écriture ». Les différentes enquêtes sont assumées par certains des chercheurs nommés à chaque fois en début de chapitre sans que le détail des pages écrites soit assigné à tel ou tel. On sait combien les éditeurs aujourd'hui rechignent à publier un ouvrage sans nom(s) d'auteur(s). La revendication explicitement collective est donc notable. Pour emprunter déjà au vocabulaire intellectuel de ce groupe, on peut se demander quelle « action d'écriture » implique ce choix éditorial ; il s'agit sans doute d'intervenir dans le champ des connaissances en déjouant d'emblée certains pièges de l'auctorialité pour mieux créer une autre scène : celle de la recherche *en action* dont on sait bien qu'elle se fait toujours dans des dialogues qu'ils soient en co-présence ou par la lecture. Le choix consiste donc à proposer non un ensemble collectif achevé dans une unité factice ni une collection d'essais à géométrie variable, mais la trace encore présente, *active* des investigations multiples d'actions d'écriture singulières. C'est pourquoi le Grihl parle d'enquête et de terrains. Ce vocabulaire dit aussi l'aspect volontairement limité des objets étudiés et le souci de l'investigation détaillée plutôt que le résultat affiché ou la synthèse abrupte. Autre façon de suivre au plus près ce qu'est une action.

Les terrains choisis sont des actions d'écriture passées. Si la majeure partie de ce que nous savons du passé passe par des écrits de toutes sortes, chacun de ces écrits a été lui aussi, dans son moment de production ou de reproduction, une action singulière. L'enjeu du livre consiste donc à rendre compte de ces actions singulières. Tel est le propos de méthode.

Les auteurs se dissocient nettement des types d'investigation auxquels on pourrait immédiatement penser quand on entend évaluer les possibilités d'action de certains écrits : la rhétorique, la pragmatique et l'histoire des représentations. Une action d'écriture ne recoupe pas un effet rhétorique : celui-ci suppose la construction d'un récepteur sur lequel se mesurerait l'action et, implicitement, il suppose aussi souvent la reconstruction d'intentions d'auteur. Une analyse en termes d'effet voile l'action comme telle en mettant l'accent sur un suggestif « après », quant aux intentions, elles ne sont jamais strictement documentables et ne concerneraient de toute façon

qu'un tout aussi hypothétique « avant ». Analyser des actions d'écriture évite tous ces « effets ». Faut-il se tourner vers la pragmatique ? Celle-ci s'occupe de la performativité d'un énoncé conçu comme un acte de langage, alors qu'il s'agit ici de saisir la force d'un écrit, dans le monde social dans lequel il jouait, en le mettant en rapport avec certaines séries d'actions où il prend sens. Enfin, l'histoire des représentations peut-elle prendre en charge ces actions d'écriture ? pas vraiment puisqu'elle fait des écrits qu'elle prend en compte des traces d'autre chose qu'eux-mêmes, par exemple des symptômes d'un imaginaire personnel ou social qu'elle prétend ainsi reconstruire. Tout écrit est pris dans une logique de la représentation et le commentaire érudit de l'historien ne propose jamais qu'une nouvelle couche de représentation de ces représentations. Il faut donc être attentif aux actions de représentation qui sont justement des actions parmi d'autres. La question devient alors : que fait tel écrit, produit à partir de positions politiques et sociales spécifiques, au sein d'un monde social donné ? Bref, ce que cherche cette manière de penser le passé c'est une façon de redonner accès à l'événementialité d'une action d'écriture et à son élaboration.

Encore faut-il s'entendre ici sur ce qu'est un événement. Loin de le fétichiser dans l'instantanéité de son moment d'apparition, une action fait événement dans une durée complexe remplie d'acteurs variés. Une action d'écriture peut donc toujours générer d'autres actions en ricochet en venant jusqu'à nous, échappant ainsi à l'analyse sociologique en termes de conduite. Elle est aussi susceptible d'intervenir comme une opération de contextualisation plutôt que d'être simplement circonscrite et déchiffrable par un contexte. Ces enjeux de méthode, soigneusement exposés en introduction et repris en conclusion, reçoivent sur des terrains variés et des objets divers des commencements d'étude. On pourrait trouver assez frustrant le fait de sauter d'un objet à un autre traité en quelques pages, mais disons que cela met en appétit et suscite le désir d'une extension du domaine de cette lutte pour la reconnaissance des actions d'écriture.

Les brèves études de cas sont, cependant, regroupées dans des sortes de constellation. On sait qu'une constellation est une lecture du ciel, une manière d'associer des étoiles (bien réelles) dans une figure (imaginée). De même, ces objets multiples sont réunis dans une figuration d'enquête collective. Certains de ces terrains sont très connus et depuis longtemps travaillés par les historiens : un lieu, Versailles ; un personnage, Retz ; une idée, l'engagement.

Cependant, l'enquête permet de déplacer les questions : considérer Versailles comme un terrain d'enquête vise ici à en faire un terrain aussi matériel que symbolique à partir duquel des écrits sont déployés. Non étudier, comme cela a été souvent fait, la construction d'un lieu par des écrits qui en exaltent la gloire, les réjouissances ou les dangers, mais analyser comment des écrits agissent à partir de ce lieu en le mobilisant et, du même coup, en contribuant à le constituer. Que peut-on faire à Versailles par des écrits ? Et des écrits de quelle sorte ? On voit alors se dessiner l'utilité sociale du divertissement pour le pouvoir monarchique dans des écrits de spectacles festifs, comme l'édition de dissection d'animaux rares de la ménagerie royale pour le développement de l'histoire naturelle ou encore l'avantage exploitable d'avoir occupé la cure de Versailles pour intervenir ensuite dans des questions théologiques et politiques. Cas dont l'hétérogénéité même permet d'apprécier la variété des actions possibles d'écrits à partir d'un lieu.

Quant à l'étude de Retz, elle déplace notre attention sur l'action d'écriture qui consiste à penser des actions politiques en faisant comme si cette action d'écriture pouvait disparaître sous la description et le déchiffrement des actions politiques. Selon un terme judicieusement choisi, l'investigation vise à « épaissir » cette action, que ce soit avec la publication de *La Conjuration du comte de Fiesque* ou à sa reprise dans les *Mémoires* jusqu'aux lettres épiscopales écrites depuis Rome par un cardinal de Retz éloigné du champ de l'action. On voit combien l'action d'écriture est intimement liée à l'effectivité d'une position politique et d'un statut social.

Cet enjeu d'effectivité est réfléchi à son tour à partir du modèle de l'engagement, qui semble lier les destins du littéraire et du politique au XIX^e siècle. De nouveau, il s'agit d'*épaissir* un moment fameux, 1848, pour y discerner de multiples mouvements de l'action politique de la littérature. Ainsi, la poésie ouvrière est-elle analysée à un double niveau : représentation du peuple sur la scène sociale, elle est d'abord représentation d'ouvriers rendus perceptibles et lisibles par leurs écrits qui prétendent représenter le peuple. La scène théâtrale a figuré dans la construction politique de l'engagement comme une scène sociale à forte dimension symbolique, mais on saisit dans le détail des luttes pour la représentation que la diffusion des idées révolutionnaires se joue dans les coulisses d'une lutte pour le théâtre comme activité productrice de richesse. L'élection représentative qui permet à quelques auteurs d'accéder à la parole politique reconstruit un développement de l'administration des directions de théâtre qui en norme les pouvoirs.

À côté de ces terrains sont choisies aussi des situations d'énonciation : au cœur d'un « événement », dans l'« obéissance » à une autorité, contraints par un « enfermement », projetés sur une « scène », les acteurs sociaux y dévoilent comment leurs écrits interviennent et agissent dans l'espace politique. Loin de s'occuper seulement des énoncés et des inscriptions, ce sont les situations d'énonciation qui focalisent l'attention et avec elles les inscriptions des acteurs dans des situations sociales. Que ce soit donc la contrainte physique et institutionnelle de la prison ou la contrainte affective et statutaire du service, on découvre comment des actions d'écriture œuvrent de manière tactique dans ces contraintes et en dépassent les limites en projetant des objets aux durées et aux trajectoires collectives plus complexes que de simples subjectivités mises à l'épreuve. La prison de Tommaso Campanella ou de Charles Dassoucy ou encore la correspondance d'un ermite et de son directeur de conscience permettent de saisir, hors du modèle habituel de l'influence sur des lecteurs, les impacts d'actions d'écriture aux contours multiples et compliqués.

De même, obéir ne produit pas une action totalement résorbable dans l'effet d'une contrainte : là encore, c'est dans les dispositifs d'énonciation plus que dans les énoncés effectivement produits que l'on peut observer la force de la domination actualisée. Que serait ainsi une action d'écriture de secrétaires qui écrivent en effaçant statutairement leur auctorialité réelle ? C'est en fait leur fonction même et la fidélité qui s'y exprime qui finit par autoriser une présence des secrétaires dans leurs écrits jusque dans les usages qu'ils se permettent après la mort de leurs patrons. L'obéissance à une institution peut aussi faire apparaître des îlots de résistance au nom d'autorités supérieures, ainsi voit-on Dieu être invoqué pour autoriser des conduites décalées par rapport aux exigences des corps constitués : certains cas de jansénistes ou de censeurs royaux permettent de voir ces tensions à l'œuvre dans la production spécifique d'écrits comme des lettres spirituelles féminines en rupture avec toute direction de conscience, les jeux d'approbations et de privilèges, ou des dossiers de reconnaissance d'un miracle.

L'analyse de « scènes » ouvre sur une remise en cause du grand récit dominant les études de l'âge classique : la rhétorique aurait peu à peu cessé de constituer le cadre général des productions écrites pour nous faire entrer dans l'âge moderne de l'écriture centrée sur elle-même et de l'esthétique littéraire romantique, la parole éloquente ou conversationnelle supposée toucher et éblouir un public présent devrait dès lors s'organiser dans des publications imprimées pour viser la masse d'un public devenu anonyme. De même que le Grihl tente de sortir d'une pensée rhétorique des effets pour engager une réflexion sur l'action d'écriture, il entend aussi déplacer ce grand récit pour voir comment des écrits agissent à proprement parler au cœur de l'âge classique et de sa rhétorique orale. La production de sermons constitue un cas intéressant de ce point de vue puisqu'ils semblent bien exemplaires de cet « art de parler » censé constituer la référence dominante. Ainsi, le « Sermon sur l'unité de l'Église » de Bossuet non seulement doit être rédigé pour circuler, mais surtout nécessite un discours d'escorte écrit pour lui permettre d'atteindre le but

auquel il prétend. De manière générale, l'image de l'éloquence orale performative du prédicateur ne trouve sa validité qu'à organiser l'invisibilité des fréquentes préparations écrites et des publications imprimées qui les suivent, souvent accompagnée d'écrits variés qui en ordonnent la réception. Le prestige de la performance orale trouve en fait sa valeur dans des scénographies d'écriture qui en façonnent le décor. De même, la scène théâtrale censée exemplifier la puissance des voix et des corps immédiatement agissants sur les spectateurs n'empêche pas la présence d'écrits qui focalisent l'attention : par exemple, les multiples lettres échangées, dérobées, découvertes, lues ou non lues sur scène, où l'on perçoit les façons par où l'écrit agit sur les situations dramatiques.

La conclusion insiste enfin, de manière judicieuse, sur l'action comme transmission, et même comme transmission de l'acte même de transmettre. L'ouvrage nous offre, en effet, un chapitre important des réflexions, pas si nombreuses, sur ce que signifie cette modalité pourtant cruciale de l'existence humaine : transmettre. Que serions-nous sans ce qui nous a été transmis et que vaudrions-nous sans ce que nous nous efforçons de transmettre ? Cet ouvrage collectif nous transmet ainsi, avec un exemplaire soucieux de méthode, à la fois des connaissances accrues sur des actions passées et des manières de les remettre au jour, de leur donner une chance de nous toucher de nouveau, non dans le pseudo cristal du moment d'origine, mais dans l'épaisseur des temps qui l'ont mené jusqu'à nous.

ÉRIC MÉCHOULAN